

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 42

Artikel: La dzalosi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Viennent ensuite trois ou quatre enfants, les ilotes de cette profession, encore barbouillés de suie. Leurs guenilles sont ornées de morceaux de papier de diverses couleurs, et ils portent crânement les outils et attributs de leur profession.

De temps en temps la troupe fait halte, et tous se mettent à exécuter une danse dans laquelle le *Jack on the green* joue son rôle en faisant faire des pirouettes à la pyramide qui le couvre; puis la *dame de mai* se détache du groupe, sollicite la libéralité des spectateurs et des passants, en leur présentant sa grande cuiller, dont elle se sert avec adresse pour recevoir les dons des curieux qui regardent des fenêtres.

Il n'y a pas très longtemps encore que les ramoneurs de Londres étaient régaliés gratuitement le premier jour de leur fête. Une lady Montaigne avait l'habitude de donner à dîner dans son jardin, le 1^{er} mai, à tous les ramoneurs qui voulaient s'y présenter; et comme bien l'on pense, nul n'y manquait, car indépendamment du repas, qui consistait en rostbeef et en *plum-pudding*, la bonne dame faisait distribuer ensuite à chacun d'eux un schilling en guise de dessert. Mais la bonne dame est morte et sa générosité avec elle, au grand chagrin de ses protégés. On attribuait l'origine de cet acte de bienfaisance à une circonstance un peu romanesque. Un enfant, appartenant à la noble famille des Montaigne, avait, dit-on, été volé à ses parents, et au bout de quelques années le hasard l'avait fait retrouver dans le corps noir des ramoneurs, où il servait comme apprenti.

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

II

Neuf heures venaient de sonner à la cathédrale. On ne va point tard au bal en province, et Mme Goulard, avec un air noble et digne dans sa robe de soie noire ornée de dentelles, achevait devant son armoire à glace, de poser gracieusement sur ses cheveux ondulés une coiffure légère ornée de violettes de Parme.

La vieille dame, fort simple chez elle, tenait à être bien mise quand elle allait dans le monde. Redressant sa taille, elle se regardait complaisamment, se disant qu'elle n'était pas trop mal conservée et que latoilette seyait vraiment bien à tout âge.

Satisfiée de son examen, elle sonna sa vieille Françoise et s'informa si Mademoiselle serait bientôt prête.

— Oui, Madame, répondit la domestique, Julie (c'était la jeune femme de chambre) vient de me dire que Mademoiselle n'avait plus à prendre que son éventail et ses gants.

Elle achetait à peine de prononcer ces mots, que la porte s'ouvrit. Madeleine parut.

Résolue, ce soir-là, à subjuguer Georges, à l'amener enfin à exprimer ses intentions

d'une façon claire et nette, elle avait déployé, non sans résultat, toutes les ressources de la coquetterie féminine. Ses sourcils fins et bruns tranchaient sur sa peau blanche et fine, formant un contraste avec ses yeux noirs. Ses cheveux dorés, souples et abondants, retombaient sur ses épaules en boucles longues et soyeuses; ses dents ressemblaient à des perles dans un écrin de corail; sa robe blanche, décolletée, moulait son corps svelte et gracieux, laissant voir la rondeur de ses épaules et la naissance de ses seins; ses bras étaient superbes; enfin jamais Madeleine n'avait été plus belle!

Sa grand'mère fut éblouie!... Elle se réjouit d'avance, intérieurement, du triomphe, nullement douteux pour elle, de sa chère petite-fille.

Toutes deux partirent et arrivèrent bientôt au bal. En entrant dans la grande salle, brillamment illuminée, Mme Goulard constata, avec joie, que toute la société qui s'y trouvait réunie partageait son admiration pour Madeleine.

L'entrée de la jeune fille fit sensation; un murmure confus, mais flatteur, s'éleva de toutes parts, et le cœur de la grand'mère en éprouva un vif sentiment de plaisir et d'orgueil.

Le bel Olliot, jusque-là préoccupé, distrait, — on ne savait pourquoi, — flatté de ce succès, s'élança vers celle qui en était l'objet, pour la saluer, ainsi que sa grand'mère. Déjà il cherchait dans sa tête une phrase complimenteuse, — car chez lui, la spontanéité était rare, et il n'avait point, en outre, l'écocation très facile, — quand un mouvement se produisit à l'entrée du salon et attira son attention. La phrase qu'il allait dire resta suspendue à ses lèvres; oubliant l'invitation pour la prochaine valse qu'il se disposait à adresser à Madeleine, il ébaucha un salut rapide et suivit le flot des danseurs qui se portait vers les arrivants.

Une jeune fille blonde, gracieuse plutôt que jolie, au sourire fin et moqueur errant sur ses lèvres roses, entraînait, donnant le bras à un grand vieillard décoré, à l'air noble et imposant. C'était Suzanne Fréret, accompagnée par son père, qui, saluant la maîtresse de la maison, échangeait avec elle, avant de gagner la place que celle-ci lui désignait, les quelques mots d'usage.

A peine assise, la jeune fille chercha des yeux son amie et l'aperçut du côté opposé du salon. Oubliant les danseurs qui l'entouraient, sollicitant un quadrille, une polka ou une valse, elle lui adressa, de loin, un signe de tête affectueux. Chose singulière, au milieu de cette réunion nombreuse et animée, Suzanne crut distinguer, dans le regard de Madeleine, cette expression mélancolique et inquiète qu'elle lui avait déjà vue plusieurs fois.

Mais elle pensa s'être trompée, et, heureuse de se voir au bal, but de ses désirs, elle se leva, abandonnant sa taille souple à Olliot, qui s'était inscrit le premier sur son carnet pour la première valse, qu'on attaquait en ce moment.

Madeleine aussi avait été invitée et valsaït, mais avec un jeune homme sans importance, bon garçon, de bonne famille, sans fortune, et dont l'air gauche, timide,

embarrassé, joint à la danse fougueuse, dépourvue de grâce, à la mèche de cheveux raides flottant sur son front et lui retombant sur les yeux à chaque mouvement, avait le don d'exciter les sourires discrets de la tapissière.

A ce danseur en succéda un second, puis un troisième que la jeune fille accepta, espérant toujours que Georges se déciderait à l'inviter; mais après ces danses, durant lesquelles elle s'était courageusement efforcée de sourire, elle regagna sa place, en déclarant qu'elle était fatiguée et ne danserait plus.

Elle se sentait le cœur triste, plein d'amerme : non-seulement Georges ne l'invitait pas, mais il ne s'était même pas approché d'elle; il semblait, au contraire, l'éviter. Tout entier à Suzanne, qu'il comblait d'invitations et d'hommages, il paraissait n'avoir jamais connu Madeleine, n'avoir jamais songé à elle.

Cette désertion était trop complète pour n'être pas remarquée. Bientôt, dans le clan des mères, on se communiqua des réflexions à voix basse. L'air profondément affligé de la bonne grand'mère ne pouvait passer longtemps inaperçu. La souffrance concentrée de Madeleine, les pleurs qui brillaient dans ses yeux et qu'elle avait toutes les peines du monde à refouler, enfin l'expression si douloureuse de son beau visage faisaient mal à voir, et, quoique le monde, en général, soit un peu comme les enfants, sans pitié, toutes les mères ne purent se défendre d'un sentiment réel de commisération, de sympathie, pour cette jeune fille, si belle, si bonne, si intelligente, et si complètement délaissée par celui dont, jusqu'alors, elle avait pu se croire aimée.

Celles, surtout, qui n'avaient point de fortes dents à donner à leurs enfants soupirèrent profondément, plus disposées encore à la plaindre, à condamner ouvertement cet homme d'argent qui, après s'être pour ainsi dire déclaré à l'égard de Madeleine, sans souci de son mérite, de ses qualités, de ses charmes, incomparablement plus grands que ceux de Mlle Fréret, reportait sur cette dernière ses hommages, parce qu'elle était plus fortunée.

Faisant un signe à leurs filles, qui vinrent leur parler, ces dames compatissantes leur dirent quelques mots à l'oreille, et les jeunes filles, après un regard de pitié jeté à Mme Goulard, s'approchèrent d'elle en souriant et lui adressèrent des paroles affectueuses, cherchant à lui faire oublier l'indifférence dont elle était l'objet. (A suivre.)

La dzalosi.

L'est on rudo afférè què la dzalosi; et cllião que sont dzalao sont tant tormeintà qu'on dit que l'est onco pi que d'avai mau ai deints.

On gaillà, retso, mā avaro coumeint 'na pegnetta, avai marià onna galéza gaupa, bin dzeintià, et qu'avai tot po reindrè beuhirào on hommo. Eh bin, quand l'avai clliaò qualitâ, se n'hommo étai mau conteint et adé à bordenâ, kâ l'étai dzalao, et ne poivè pas souffri d'vairè sa fenna dévezâ avoué Pierro, Jacquiè áo Djan, cein qu'arrevavè onco

prâo soveint, kâ tot lo mondo la recrîavè, et coumeint l'étai onna brava dzein et dè boua reincontra, tsacon trovavè dâo pliési à djasâ on bocon avoué, et cein minâvè se n'hommo, que dévegnâi crouïo.

Après dou z'ans dè mariadzo, lo bordon passâ l'arma à gautse, et s'ein allâ bin maugrà li, kâ l'avâi poâire que sa fenna sè remettè la corda ào cou; mà l'eût bio regrettâ, rein ne fe; et quand lo momeint dè modâ fut quie, modâ.

Sa fenna passâ lè premi teimps dè son vêvadzo à lo pliorâ; kâ l'étai se n'hommo et le l'amâvè tot parâi quand bin lo lulu n'étai pas coumoudo; et le gardâ lo vòlet et la serveinta po continuâ à travailli lo bin; mà petit z'a petit lo chagrin passâ, et le fe cognessance d'on galé luron que se mette à la frequentâ po dè bon. Mà ào momeint iô l'allâvont férè babelhi lo menistrè, m'einl'évine se la veva ne recâi pas pè la pousta onna lettra que la fe refrezenâ rein què dè vairè l'adresse, kâ le recognessai l'écre-toura dè se n'hommo. Le l'âovrè ein gruleint, et le vâi que l'efâi bin dè li. Ye lâi desâi que l'avâi vu du lè d'amont cein que sè passâvè et que se l'avâi lo malheu dè se remariâ, gâ! ye revindrâi tandi lo né po lè teri pè lè pì dein lo lhi et que lão z'ein farâi vairè dâi grisès.

La fenna, tot épôâiriâ, montrâ sta lettra à son preteindeint. Lo gaillâ, que n'étai pas on benet et que ne craignâi ni çosse, ni cein, se met à recaffâ, rassurâ la véva, et firont écrirè lè z'annoncès.

Mâ lo leindéman dè la premire de-meindze vaitsè, on autra lettra onco pe terriblia, et dou dzo après, onco iena.

L'arrevâvont totès franco, avoué lo timbre. Stu coup, la pourra fenna s'époâirè tot dè bon, et après avâi dévezâ dè l'affrè avoué son preteindeint, qu'é-tai on tot malin, le fe lo leindéman à son vòlet et à sa serveinta, après avâi medzi la soupa :

— Eh bin vouaiquie, peinsâvo dè mè remariâ et dè vo gardâ ti dou, kâ su conteinta de vo; mà me n'hommo, qu'est moo, ne vâo pas ein ourè parlâ; mà dza écrit trâi lettres du iô l'est, et coumeint ne lo vu pas chagrinâ, ne me remâriâ pas, et totâ soletta, ne châi vu pas restâ. Ye védon preindrâ on grandzi et vé vo férè voultron compto. Lo re-gretto, mà vo pâodè férè voultrè mâllès po déman né.

Ma fâi, cein ne fasâi pas l'affrè dâo vòlet; qu'étai mî quie què tsi leu, et lo lulu avouâ à la fenna que l'étai li qu'avâi espédiyi lè lettres; mà que l'étai lo maitrè que lè z'avâi écrits devant de mourî et que lâi avâi recomandâ dè lè mettrâ à la pousta tsan iena, se le sè remâriâvè. « Mâ ye peinsâvo, se fe po s'estiusâ, que vo volliavi prâo dévenâ que n'étai pas li que lè z'envoyivè. »

— Et porquier?

— Po cein que l'étai trâo avâro po lâo mettre on timbre.

Adon tot s'espliquâ. On recaffâ de la poâire; la noce sè fe; lo vòlet restâ et la véva fut benhirâusa avoué son galé.

MATINÉES-CONCERTS. — La Société pour le développement de Lausanne vient d'inaugurer les Matinées-Concerts qu'elle a organisées avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Destinés surtout à la colonie étrangère, aux pensionnats et en général à toutes les personnes pouvant disposer de leurs journées, ces concerts auront lieu, durant l'hiver, les *lundis, mercredis et vendredis*, de 3 heures à 5 heures, dans les salles du Casino-Théâtre. Nous espérons que cette heureuse innovation rencontrera, auprès de toutes les personnes qui s'intéressent au développement de la ville de Lausanne, l'accueil qu'elle mérite — Des cartes de 12 concerts, à 5 fr., sont en vente dans les magasins de musique, chez MM Tarin, Roussey, libraires, L.-O. Dubois, Hering et Martin, Dubois frères, et dans les hôtels et pensions. Le prix d'entrée pour un concert est de 1 franc.

THÉÂTRE. — La troupe Scheler, qui a obtenu jeudi, sur notre scène, un si brillant succès, nous annonce pour dimanche une belle représentation : *La fille de Roland*, drame en 4 actes, et le *Testament de César Girodot*, comédie en 3 actes. Il y aura sans doute salle comble.

Solution. Mot en triangle syllabique de samedi. — Aucune réponse juste.

EL DO RA DO
DO RA DE
RA DE
DO

Mot en losange.

Mon Premier est toujours en jeu.

— Avec « pur » rime mon Deuxième.

— Quand mon Quatre paraît dans ce mois plein de feu, Claires on voit porter aux dames mon Troisième. — Les auteurs favoris sont toujours mon Cinquième. — Mon Six comme pronom possessif est cité. — Enfin, mon Sept se trouve au milieu de l'été.

Prime : Une brochure.

Boutades.

Dans un restaurant de septième catégorie, un client, après avoir lutté héroïquement de la dent, de la fourchette et du couteau contre un bifteck impénétrable, appelle le garçon :

— Est-ce du mullet ou du cheval ?
— Mais... monsieur ?...
— Ecoutez-moi, si c'est du mullet, je n'ai rien à dire, parce que cet animal est entêté; mais si c'est du cheval, je le trouve trop dur !

— On cause des dernières inondations. M. Prud'homme s'écrie d'un ton sentencieux :

— Ah ! si le feu est un horrible fléau, l'eau est bien plus terrible encore... car, l'incendie, ça s'éteint toujours... mais l'inondation jamais.

Un monsieur qui avait, l'autre jour, une affaire d'honneur sur les bras, appelle deux de ses amis. Et comme il est très peureux, il leur dit au moment d'aller sur le terrain : « Je vous donne pleins pouvoirs ! et même si l'un de vous désire se battre à ma place, qu'il ne se gène pas. »

M. de X... à son valet de chambre :

— Ah ça ! pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ce matin à 6 heures, comme je te l'avais dit ?

— M'sieu, j'ai pas osé !... M'sieu dormait !

Alphonse Karr, qui vient de mourir, était grand nageur. Un jour, à Etretat, sur le galet, un certain nombre de baigneurs racontaient leurs prouesses.

— Moi, disait un d'entre eux, je nage pendant une heure sans fatigue, je plonge pendant trois minutes et je fais la planche indéfiniment.

— Pardon, fit Alphonse Karr, mais, d'abord, savez-vous nager ?

Dans un petit restaurant :

— Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs ?

— Jusqu'à ce qu'on les mange !

Une dame, rencontrant une de ses amies, lui demande des nouvelles de son petit dernier :

— Assez bien, je vous remercie, mais ça n'a pas été sans peine ; j'ai dû changer trois fois de nourrice ; il dépérissait à vue d'œil.

— Oh ! ce n'est pas étonnant, il est si difficile maintenant d'avoir du lait qui ne soit pas falsifié.

Un joli mot à propos de la vendange :

Un vigneron visitait l'autre jour sa vigne accompagné d'un marchand de vin qui pratiquait le frelatage sur une grande échelle, et auquel il faisait remarquer de superbes grappes. Le marchand de vin les regardait d'un œil malin, et, tout à coup, avec un bel élan du cœur :

— Ah ! c'est ça qui est bon quand on en met dans le vin !

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET
Agendas de bureaux
pour 1891.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48.50. — Canton de Genève 3 % à fr. 102. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Barri, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.50.

Ch. BORNAND, Success. de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.